

filz du grand Rabah, le tyran du Centre africain. Il hérita d'un trône chancelant par suite de la mort de son père, tué en 1900 au combat de Kousseri, et de son frère Fad el Allah (Cadeau de Dieu), tombé à la tête des derniers "bireks".

Niébé prit le sage parti de se rendre, en 1901. Il fut dirigé sur Fort-Sibut.

La première impression que donnait ce jeune homme de vingt ans à peine n'était pas mauvaise, mais durait peu. Les petits yeux rieurs étaient féroces à leurs heures; les lèvres, couvertes de quelques poils follets, proféraient de terribles menaces contre les chiens, fils de chiens, de chrétiens!

Exigeant, vaniteux, intraitable avec les siens; bref, l'étoffe d'un bon Arabe, d'un excellent sultan. Ses antécédents connus l'affirmaient: sous le règne de son père, il exigeait qu'à sa vue ses sujets se jetassent le front dans la poussière. Passe encore, mais à Dikoa, d'une terrasse de la place du Marché, il déchargeait son mousqueton sur le peuple.

Ce "fils à papa", abandonné d'Allah sur les marches d'un trône, acceptait mal son exil. D'ailleurs, on le trouvait trop près de ses anciens sujets. Il dut partir pour Brazzaville, où il eut vite fait de lasser toutes les bienveillances officielles et privées.

Sa case devint le rendez-vous de toute une racaille de boys et de miliciens. On y joua, on y prépara sans doute quelques petites opérations contre le bien d'autrui et... l'air du Gabon fut conseillé à Niébé.

Disons, si cela peut l'excuser, que cet enfant gâté d'un sultan tout-puissant avait de gros besoins d'argent auxquels ne suffisait pas la très maigre pension du budget local. Il avait gardé, dans son exil, trois femmes, quatre enfants, deux boys, et disposait d'à peine 100 francs par mois! (\$20.00).

Voici maintenant deux bons vieux ermites, résignés en vrais musulmans:

L'un d'eux, Omar, est borgne; l'autre, Sendia, bégue.

Ils furent sultans du Bornou, établis sur la rive allemande du Chari.

Dégommés en 1900, à la suite de quelque sottise, ils furent également déportés à Fort-Sibut, où ils se confirent en dévotions, obligés de manger la viande de porc impure, délivrée chaque semaine aux rationnaires.

—"Niamo so, djoni pépé" (cette viande-là pas bon!) disaient-ils.

Le trio était complété par Acyl, un des trois prétendants au trône du Ouadaï. Après avoir échappé à de nombreux périls—celui d'avoir les yeux brûlés, par exemple—il vint trouver le gouvernement français en 1901, et contracta une alliance. Mais les choses se gâtèrent. Arrêté par suite d'une traduction infidèle ou maladroite d'une lettre interceptée, il se vit désigner Fort-de-Possel comme retraite obligatoire, en 1903.

Peu après il descendit sur Brazzaville, d'où le colonel Gouraud, aujourd'hui général, le ramena au Tchad, l'année suivante. Il est assis, aujourd'hui, sur le trône du Ouadaï, qu'il disputait à Doude Mourrah. Malgré ses yeux cruels et sa voix de rogomme, Acyl fut un prisonnier fort tranquille, égrenant des chapellets, en attendant l'heure meilleure.

Avant de quitter cette région, un mot sur Mohamed es Senoussi, sultan du Kouti et du Dar-Rounga.

Aidé de ses deux fidèles vassaux, le hadji Takro et le chef d'armée Ali Djaba, assassin de Crampel, il se tailla un empire dans le sang et le pillage.

Il n'a pas connu longtemps, celui-là, les amertumes de la démission forcée. Le fusil d'un tirailleur acheva sa carrière, aux